DE

N° 158.

L'ÉCLECTISME EN MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de médecine de Paris, le 4 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR J. DUMONT, d'Angers,

Département de Maine-et-Loire;

Ancien Elève interne des hôpitaux d'Angers; Élève de l'École pratique.



Nullius addictus jurare in verba magistri.
Hor.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA, *Président.*
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Examinateur.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Suppléant.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec, *Suppléant.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard, *Examinateur.*
Dubois.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

ILLUSTRISSIMO ET REVERENDISSIMO

CAROLO MONTAUT,

Andegavensium Episcopo,

DE GREGE SUO SEMPER OPTIMÈ MERITO,

SALUTEM PLURIMAM.

ILLUSTRISSIME ET ORNATISSIME,

Quæ tua sit morum gravitas amœnissimâ comitate condita; quæ urbana mens conciliandis habillima animis; quæ et pietas aurea, omnibus meis concivibus in aperto est.

Post longa paternæ Religionis exilia te alteram Providentiam senserunt Andegavenses: et sex lustris propemodùm revolutis, si per id temporis quosdam discrepantes doctrinâ novisti, inimicum tibi novisti neminem. Sanè minor sum quàm qui laudes tuas, ut par est, celebrem. Verùm quid meâ voce indiges? Non desunt virtutum tuarum præcones; urbs tota consonat. Sed si olim juniori mihi, et alias ac nunc partes auspicanti, bonus arrisisti; si hodierno hocce tempore aliqua mihi apud te fides fuit, quanquam essem diversa, non inimica quidem, secutus castra, hoc, quodcumque sit, grati et memoris animi pignus et monumentum ut accipias oro et obsecror.

TUÆ MAGNITUDINI

ADDICTISSIMUS ET DEVOTISSIMUS

J. DUMONT.

DE

L'ÉCLECTISME EN MÉDECINE.

Summa sequar fastiga rerum.
VIRG.

LORSQU'UNE science est basée sur des principes vrais ou du moins non contestés, chacun peut partir de ces premières données pour aller à la découverte de nouvelles vérités. Mais quand des axiomes long-temps reconnus pour le produit de l'expérience et du raisonnement, quand des aphorismes sanctionnés par les siècles qu'ils ont traversés sont tous les jours remis en discussion, admis ou rejetés, modifiés de cent façons, regardés tour à tour comme la plus belle conquête du génie ou comme le fruit de l'imagination en délire; alors toujours flottant et incertain l'esprit humain fait, défait, modifie vingt fois les fondemens de l'édifice qu'il veut élever, et après des siècles on se demande si la première pierre n'est pas encore à poser. Qui ne connaît les révolutions de la médecine? Qui ne sait comment, depuis deux mille ans livrée tantôt à un aveugle empirisme, tantôt à des théories vaines et souvent ridicules, de loin en loin seulement rendue à sa dignité par des hommes de génie, elle est arrivée jusqu'à nous bigarrée des lambeaux de diverses couleurs que chaque école s'est plue à lui attacher? Sans doute on y reconnaissait un ou deux lambeaux de pourpre, mais ces restes d'une antique richesse disparaissaient étouffés sous d'ignobles haillons. Telle à peu près se présentait encore la médecine vers la fin du siècle dernier.

Quand tout, à cette époque, dans la politique comme dans les

sciences, subissait une révolution que la suite des siècles et les progrès de l'esprit humain avaient rendue inévitable, la médecine pouvait-elle rester stationnaire au milieu du mouvement général ? Tout semblait revêtir la fraîcheur de la jeunesse, seule devait-elle, pouvait-elle garder sa décrépitude ? Intimement liée à presque toutes les branches de nos connaissances, satellite, pour ainsi dire, dans le système scientifique, elle a dû suivre l'impulsion donnée au monde savant. Mais quand, après quelques oscillations, la plupart des autres sciences ont enfin pris la places qu'elles doivent occuper dans le système général, oserions-nous dire que la médecine, assise enfin sur des bases certaines, n'a plus qu'à suivre son développement, en un mot, qu'elle est arrivée à sa dernière révolution.

Cette idée, entrevue et recherchée avec tant d'ardeur dans tous les siècles par les amis de l'humanité et de la science, serait-elle réalisée pour nous? Quelque génie supérieur aurait-il enfanté, pour le bien des hommes, une théorie qui satisfît à tous les faits observés jusqu'à ce jour? En aurait-il déduit une thérapeutique qui dût resserrer les limites de l'empire de la mort, et soustraire au moins le plus long-temps possible aux coups du temps, ceux que sa faulx doit nécessairement moissonner.

Si tel doit être le résultat de nos recherches; si des principes sûrs, puisés dans la nature de l'homme, et soumis au double creuset de l'expérience et du raisonnement, sans souffrir d'altération, se présentent à nous; alors nous embrasserons cette doctrine avec enthousiasme, et l'humanité devra des autels à celui qui l'aura inventée. Mais si, trompés dans notre attente, au lieu d'une école forte d'expérience et de raisonnement, nous rencontrions des théories admettant l'alliage de principe sûrs et de principes contestables, de vues saines et de conceptions erronées, donnant comme explicationgénérale ce qui tout au plus est applicable à quelques cas particuliers, alors, déçus de nos brillantes espérances, mais non rebutés, nous chercherions le bon grain en écartant l'ivraie; prenant pour guide un esprit critique et impartial, nous choisirions dans chaque système ce qui semblerait le

plus incontestable ; et si nous n'obtenions pas un ensemble bien régulier, du moins ne forcerions-nous pas à entrer dans un même cadre des objets qui se refusent obstinément à toute alliance.

En considérant la nature de l'homme, sa constitution physique, toujours identique dans tous les pays quant aux tissus, aux organes, aux appareils, aux fonctions, il semble que l'on aurait dû presque invinciblement se rencontrer dans l'explication des phénomènes morbides qui surviennent dans l'organisme. Cependant cet accord d'opinion ne se rencontre nulle part, et telle solution donnée ici comme évidente est rejetée ailleurs comme absurde. D'où vient ce défaut d'accord ? Faut-il en accuser la bizarrerie, les caprices de l'esprit humain, ou bien doit-on en rechercher la cause dans la nature même du sujet? Sans doute la vanité, l'amour-propre, l'ignorance, ont quelquefois, souvent même, égaré les hommes dans les explications qu'ils ont données ; mais il serait injuste de ne pas voir dans la difficulté de saisir l'objet lui-même la principale cause de ce désaccord. En effet, dans la plupart des autres sciences ce sont ou des abstractions dont les conséquences sont nécessaires, les nombres, par exemple, ou une nature morte et toujours passive, qui sont soumises aux recherches, et dans ces cas les faits varient peu, les conséquences mal déduites mènent bientôt à l'absurde, et par là redressent l'esprit et le tirent de la fausse route où il se serait engagé. Mais quand il faut soumettre aux mêmes épreuves la nature organisée, l'activité elle-même, qui peut se modifier de mille manières ; quand il faut réduire en quelque sorte à des lois fixes ce qui de soi-même paraît n'en reconnaître aucunes, alors les difficultés se multiplient, l'expérience de la veille est détruite par celle du lendemain, et par un jeu bizarre l'organisme semble se plaire à tromper toutes nos prévisions, c'est un Protée qui s'échappe de nos mains au moment même que nous croyons pouvoir le maîtriser.

Nous pouvons donc dès à présent prévoir quelle tâche aura rempli celui qui trouvera la théorie d'un pareil ordre de choses ; celui qui avec certitude pourra dire : telle cause doit amener nécessairement tel effet, et tel effet étant donné, ce moyen doit nécessairement en

suspendre, modifier ou même arrêter la marche. *Newton* s'est fait un nom immortel en inventant l'attraction ; mais il y a moins de distance entre le monde inorganisé et le monde organique qu'il n'y en aurait entre *Newton* et celui qui soumettrait à des lois certaines les phénomènes de la vie.

Avant ou plutôt sans aucun examen de système, examen qui d'ailleurs ne peut être fait que par des hommes de l'art, les gens du monde jugent d'une doctrine par la réponse à cette question : guérit-on mieux maintenant que jadis ; la mortalité a-t-elle diminuée, et dans quelle proportion ? Sans doute, suivant son opinion touchant le système dominant, le praticien répondra ou non par l'affirmative, mais l'homme du monde pourra lui demander des preuves. Quelles preuves alors alléguera un médecin, qu'un autre médecin ne puisse réfuter ou même produire en sa faveur ? Il en est une bonne, mais sujette à de graves inconvéniens, je veux parler des tableaux mortuaires ; et, quoiqu'on en dise, ce serait un terrible argument que celui dont les prémices seraient des cadres nécrologiques exactement dressés. Mais si l'homme de l'art n'a pour preuve de la bonté de son système, près des gens du monde, que la confiance qu'il leur inspire, il n'en est pas de même quand il s'agit de l'examen d'une doctrine devant des juges compétens, je veux dire d'autres médecins. Ici les traditions de la science, l'autorité des grands maîtres, la connaissance de l'organisme, les expériences journalières, les faits entassés dans les livres et sagement examinés, sont des moyens sinon infaillibles, du moins assez sûrs pour découvrir la vérité. Cependant, malgré tout cet appareil de moyens, il est impossible que le médecin ne regrette pas de ne pouvoir se faire à lui-même la réponse que demande l'homme étranger à l'art de guérir. Qu'elle force n'aurait-on point pour combattre une théorie, si des faits évidens, palpables, nombreux, déposaient contre sa mise en pratique ? En vain voudrait-on en appeler à la logique ; tout le monde serait plus jaloux d'être sauvé contre le bons sens que de mourir dans les formes. Mais puisque cette voie nous est fermée, abordons les divers systèmes qui aujourd'hui dominent dans

le monde le plus civilisé, nous servant dans cet examen des seuls moyens qui sont à notre disposition.

Si l'on examine tous les systèmes de médecine qui règnent en Europe, on verra qu'un même principe perce à travers toutes les expressions plus ou moins obscures dont on se sert pour les expliquer. Ce principe, c'est le vitalisme. Comme presque toutes nos théories médicales actuelles sont nées du *brownisme*, toutes ont gardé, tout en répudiant une pareille alliance, des traits qui attestent leur commune origine. Un coup-d'œil rapide sur les écoles modernes nous en convaincra bientôt.

Nous n'ignorons point que pour un certain nombre de médecins, les seuls mots de *vitalisme*, de *propriété vitale*, sont l'objet d'un sourire moqueur et dédaigneux. On demande ce que c'est qu'une propriété vitale; et comme on ne peut pas la leur faire toucher au doigt, ils en concluent que c'est une chimère, une absurdité. Sans doute, si par ce mot on entend quelque entité mystérieuse distincte physiquement de la matière en action, de l'organisme actif, on peut ne pas en admettre l'existence; mais si cette expression n'est qu'un moyen abrégé de désigner une force cachée, inconnue dans sa nature, et en vertu de laquelle le monde organisé obéit à des lois qui ne ressemblent point à celles du monde inorganique; en un mot, si ce n'est que la formule écrite ou parlée exprimant la cause inconnue dans sa nature, mais réelle dans ses effets, de tous les phénomènes qui nous frappent dans l'organisme, alors nous ne voyons pas ce que le vitalisme a de risible ou d'absurde. L'*attraction*, qui a immortalisé son inventeur, n'est également qu'un mot. Il est vrai que nous connaissons les lois que suit ce que nous nommons la *gravitation*; mais qu'en conclure? qu'il n'existe pas une cause particulière vitale de tous les phénomènes de la vie? Non, mais bien que l'étude de la nature morte est plus avancée que l'étude de la nature vivante. Qui sait si les lois de cette dernière ne nous seront pas révélées plus tard par un nouveau *Newton*?

Brown, doué d'un génie supérieur et d'une énergie rare de carac-

tère, sentit que le monde organique planait au-dessus de la sphère inorganisée. Il s'aperçut du vide des théories physiques, chimiques, chimico-mécaniques qui régnaient alors, et voyant la vie lutter sans cesse contre les lois de la physique et de la chimie, les maîtrisant même et se les soumettant, il fut conduit à admettre une cause d'action autre que la cause connue dans le monde passif; de là l'origine du vitalisme. Sans doute ce hardi réformateur a pris les choses de si haut, qu'on peut l'accuser de n'avoir agi que sur des abstractions, et d'avoir dédaigné le détail de l'organisme, si je peux m'exprimer ainsi. Mais si l'on considère l'état d'enfance où se trouvait, à cette époque, l'anatomie pathologique; la difficulté qu'il eut dans son pays d'interroger la nature après la mort, on lui saura gré de ce qu'il a fait, et l'on accusera le temps où il vivait de ce qu'il a laissé à faire. On lui reproche, il est vrai, d'avoir fait payer trop cher à l'humanité sa nouvelle réforme. Mais ce qui doit un peu rassurer à cet égard, c'est que *Brown* s'entourait de tant de précautions, exigeait un si scrupuleux examen de l'*incitation* du malade, qu'il a dû le plus souvent modifier l'emploi de ses moyens trop énergiques. D'ailleurs, ne sait-on pas que, soit défiance dans la bonté absolue d'un système, soit instinct naturel, jamais le praticien, fût-il même inventeur d'une nouvelle théorie, ne la porte jusqu'à ses dernières conséquences; il recule lui-même quand il n'aperçoit plus le point d'analogie entre sa conduite et celle des médecins de tous les temps; et si l'humanité ne retire pas toujours un grand avantage de ces timides essais, toujours est-il qu'elle a rarement à se plaindre de tentatives téméraires et hasardeuses. Mais revenons.

En jetant nos regards autour de nous, nous voyons la France enclavée, pour ainsi dire, entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, être un centre d'où partent et vers lequel viennent se réunir tous les rayons du monde savant. Ces quatre pays sont incontestablement placés au plus haut degré de civilisation que nous aient présenté les temps moderne et même les temps anciens. Un échange mutuel de découvertes, d'expériences, de recherches dans toutes les parties des

sciences, établit entre ces différens peuples un lien commun qui en fait presque une seule nation. Cependant, malgré ce concours si unanime, le défaut d'accord que nous avons remarqué parmi les individus d'un même pays qui exercent l'art de guérir se retrouve ici dans les nations. Les sciences physiques, mathématiques, etc., marchent à peu près parallèles chez tous ces peuples; mais l'impulsion donnée au monde médical n'est pas la même. Ici le mouvement est évidemment retardataire; là l'essor est plus brillant, mais il n'est pas guidé par un esprit assez observateur. Celui-ci se perd dans les abstractions, celui-là ne sort pas de la matière qu'il a sous les yeux, et de crainte de s'égarer dans de trop vains écarts, il n'ose franchir le cercle étroit qui, pour lui, est tout l'organisme.

Expliquons notre pensée, et prenons d'abord l'Angleterre pour exemple.

L'Angleterre, dont la marche a été si rapide et si brillante dans la carrière de la chirurgie, qui, par la multitude de procédés ingénieux, par la hardiesse, je dirais presque la témérité de ses tentatives chirurgicales (si le succès ne l'avait souvent absoute de ce reproche), par ses conquêtes enfin presque incroyables sur la mort, s'est placée si haut dans l'opinion des hommes de l'art, l'Angleterre se traîne encore péniblement dans l'ornière de sa vieille routine médicale. A peine dans les livres les plus récens qu'elle a publiés sur la médecine, trouve-t-on quelques traces des progrès qui signalent chez nous cette partie de l'art de guérir. *Sydenham*, *Méad*, *Cullen*, sont toujours ses seuls guides; *Brown* est toujours son dieu de la médecine. Sans doute le génie immortel de *Sydenham* devra toujours être un guide dont la Grande-Bretagne pourra s'enorgueillir; mais il faudrait peut-être qu'elle apprît à ne lire cet *Hippocrate* moderne qu'aux lumières des vérités médicales enfantées par le dix-neuvième siècle. Loin que la gloire de ce grand praticien en souffrît, nous croyons qu'à la lueur de ce flambeau elle brillerait d'un plus vif éclat, et que l'on s'étonnerait davantage des vues saines et profondes qu'il a portées dans l'étude de l'homme malade. Cependant il serait peut-être injuste de juger de la

pratique actuelle de la médecine en Angleterre par ce que nous voyons dans les traités *ex professo*. Des médecins distingués ont ouvert les yeux aux lumières venues du Continent, et par là l'exercice de la médecine se trouve heureusement modifié. Ils usent de nos richesses médicales au grand avantage de leurs concitoyens; mais un amour-propre national, si commun en Angleterre, quoique si mal entendu, les empêche de publier ce qu'ils doivent sous ce rapport à leurs plus proches voisins.

Je ne parle point de l'arrière-ban des médecins anglais, qui, comme partout ailleurs, se croient les champions nés des doctrines qu'ils ont puisées pendant leur jeune âge. Ils penseraient déroger si, par un aveu de la supériorité de notre temps sur le temps passé, ils proclamaient une vérité, du reste triviale, savoir, que pendant que l'individu décline l'espèce marche, et que son mouvement est toujours progressif. Peut-être n'est-il point en Europe de pays où l'abus d'une vieille polypharmacie, d'une médecine si justement flétrie du nom de *stercorale*, soit portée à un si dégoûtant excès; et peut-être n'y a-t-il que la constitution d'un Anglais qui puisse résister à ces médications que l'on croirait empruntées au *Codex* des vétérinaires. Mais disons-le à l'honneur de l'Angleterre, sa jeunesse, si opiniâtrément studieuse, trouvant chez nous plus de facilité pour interroger les débris de l'homme mort, est initiée par ce moyen aux heureuses découvertes de l'anatomie pathologique, et porte au-delà du détroit les saines doctrines qui commencent à s'y propager, et bientôt la Grande-Bretagne sera délivrée de ces systèmes surannés qui n'ont pour appui que ces défenseurs obligés fournis par la routine, l'amour-propre et l'ignorance.

Ce court aperçu nous révèle que nous n'avons rien à puiser à la source anglaise; ce qu'il y a de bon, d'utile dans la pratique, serait en grande partie exporté de notre pays; quant au reste, il serait fastidieux de le soumettre à un examen dont en vérité il n'est pas digne. Ainsi rien de neuf, tout d'emprunt à peu près; aucune théorie nouvelle ne réclame une discussion, soit pour l'admettre, soit pour la ré-

prouver. Non que nous prétendions que ce soit à l'absence d'une théorie unique que soit dû l'état actuel de la médecine en Angleterre; tant s'en faut qu'au contraire, serons-nous conduits peut-être à placer dans l'heureuse combinaison de plusieurs systèmes, ou plutôt dans le choix de vérités propres à chacun d'eux, la base la plus raisonnable de l'art de guérir. Nous ne prétendons rien préjuger sur cette grande question; nous remarquons seulement que l'Angleterre ne nous offrant aucun ensemble raisonné de connaissances médicales systématiques, nous sommes obligés de poursuivre ailleurs la recherche de cette théorie unique si désirable, qui accorde, explique tous les faits exacts que possède aujourd'hui la science hippocratique.

Tournons nos regards vers l'Allemagne. Ici la scène change. Nous venons de voir l'immobilité en quelque sorte systématisée. Maintenant, nous entrons dans l'empire du mouvement et de la vie. (Il ne faut pas oublier que ces expressions ne doivent s'entendre que de la médecine proprement dite, médecine interne, telle qu'elle est en Angleterre; personne plus que nous ne rendant hommage aux grands hommes de ce pays, qui ont tant avancé la science sous d'autres rapports.) Quel peuple que ces infatigables Allemands! Comme la sphère de tout ce qui existe s'aggrandit à leur esprit! Il semble que ce monde matériel ne suffise pas pour alimenter leur âme avide de connaissances. La nature réalisée se rétrécit à leurs yeux; il faut qu'ils la contemplent dans son idéal. La source de l'être, l'essence des choses, voilà ce qu'ils veulent connaître, voilà où tendent leurs laborieux efforts. Partir de ce qui tombe sous le sens pour s'élever à des principes généraux leur paraît une marche pesante, longue et peu utile. Ce sont des abstractions, ce sont toutes les mystérieuses obscurités de la métaphysique qu'il leur faut, et ce n'est qu'en partant des sublimes hauteurs de l'idéalisme qu'ils consentent à descendre, à s'abaisser jusqu'au misères de la réalité. C'est donc, en quelque sorte, au milieu des nuages que nous allons les trouver placés; et qui sait si nous verrons autre chose que des fantômes? Cette tournure d'esprit qui distingue si éminemment les graves penseurs de l'Allemagne,

se retrouve dans les écrivains qui traitent des objets de médecine. Je ne doute nullement qu'en voyant notre manière de procéder dans la recherche de la vérité en médecine, le savant de la Germanie ne la juge mesquine et étroite, et qu'il ne conçoive pas comment on peut suivre minutieusement quelques fibres que la maladie aura altérées, et chercher dans quelques lésions organiques la cause de la détérioration de tout l'organisme. Non, cette allure trop esclave, cette marche si rampante doit lui donner une idée assez peu favorable de l'esprit français; et peut-être trouve-t-il dans la frivolité dont on accuse nos concitoyens la raison de ce prétendu défaut d'énergie dans les conceptions de la pensée et dans les travaux du génie.

On découvre tout, disait *Newton*, en y songeant. Cependant combien de choses sont restées des énigmes, non moins pour ce grand génie que pour le plus ignorant des hommes! Combien de questions auxquelles il ne répondait, en s'inclinant, que par ces mots :

Demandez-le à ce Dieu par qui tout est formé.

Une de ces questions à jamais peut être insoluble pour l'esprit humain, c'est le secret de l'organisation. On conçoit cependant que c'est seulement de la solution de ce problème que peut naître un système complet, fixe et invariable de physiologie, de pathologie et de thérapeutique. Tant que les causes ou au moins leurs lois nous sont cachées, tant que nous n'appercevons que les conséquences dernières, que les résultats les plus grossiers de l'organisme, dont le point de départ, et à plus forte raison l'essence, nous sont dérobés par une nuit épaisse, il n'est guère probable que le médecin puisse marcher autrement qu'en tâtonnant, et en essayant tour à tour ce qui se rapprochera le plus du but de la nature. Sans doute, une longue expérience donne à ces tâtonnemens par lesquels on débute la force de la vérité; mais si une fois la loi de l'organisme était posée, le raisonnement seul pourrait en déduire les conséquences. Et qui ne voit combien notre marche serait plus rapide?

C'est donc dans ce sanctuaire de la nature que l'école allemande a osé porter un œil scrutateur, et partant de ce principe, d'ailleurs in-

contestable, que *dès qu'on aura saisi avec clarté l'idée, l'essence de la nature, la maladie paraîtra également claire*, elle s'est élancée à la recherche de cette idée mère, et voici comment elle procède :

« La nature est le système des lois établies par le Créateur, pour « l'existence des choses et la succession des êtres.

« Le principe qui la régit est absolu, unique, formateur, répandu « dans l'univers; ce principe se manifeste dans la réalité et dans l'idéa- « lité. Ces deux puissances constituent un tout cohérant, car toute « idée subjective (*idealis subjectum*) cherche immédiatement à se réa- « liser; toute idée objective (*realis objectum*) tend à s'élever à l'idéal, « à se spiritualiser. »

On peut se figurer quel serait l'étonnement d'un auditoire français, si un professeur débutait de cette sorte dans les préliminaires d'un cours de pathologie interne. Quelle que fût la confiance que son savoir inspirât à ses élèves, il est fort à présumer qu'il ne leur persuaderait point que cette voie est la plus directe et la plus sûre pour arriver à la connaissance et de la nature et du traitement des maladies. Continuons. « De ce que ce principe obsolu ne peut être une seule puissance en activité, car elle se perdrait à l'infini, ni deux puissances égales, car elles s'annuleraient, on tire la conséquence qu'il ne peut paraître que dans la réalité et dans l'idéalité; mais pour qu'il se manifeste, il faut que l'opposition du subjectif et de l'objectif se développe en lui, ce qui constitue le *dualisme* (*dualismus*) de puissance contraires, et pour unir ces deux puissances, il en faut une troisième, que l'on nomme force *formatrice* ou *sinthétique*. Ainsi, tout ce qui existe provient de l'absolu par le dualisme qu'unit la puissance synthétique (triplicité, *trias naturæ.*) »

Cette métaphysique, qui paraît extraite des livres de *Platon*, ou des rêveries de la scolastique du moyen âge, n'eût-elle que l'inconvénient d'être suffisamment obscure, mériterait peu de fixer notre attention, si l'on ne nous promettait de nous conduire à la lumière à travers ces brouillards, ce sera bien alors et à la lettre *ex fumo dare lucem*. Avançons.

« Le *dualisme*, uni par le *trias*, est donc le principe de toute appa-
« rition dans le monde. Ex., *kali*, *acide*, *sel.*

Voilà, dans ce système, l'origine du monde organisé, essentiellement passif et mort ; voyons la transition au monde organique.

« Dans la nature extérieure gît la condition de l'apparition de la vie organique. »

« L'idée de la vie organique ne peut se manifester que si on lui suppose nécesairement ; 1°. *réceptivité*, ou la faculté d'être affectée par la nature extérieure (activité idéale) ; 2°. faculté réactive de l'activité organique, opposée à l'activité de la réceptivité (activité réelle). »

On déduit de là « la faculté productive, troisième puissance effectuant l'identité relative, unité de toutes les oppositions à un degré supérieur. »

Nous venons de voir le produit organique sortir du monde inorganisé par la voie de deux facteurs (activité idéale, faculté réactive) ; mais la proportion pouvant varier entr'eux (l'auteur les désigne par les signes algébriques + —), de cette variation naît le principe de toute diversité dans les produits organiques. Vient ensuite la combinaison du monde organique avec le monde extérieur, et de cette opposition naissent, 1°. la sensibilité (système nerveux), 2°. l'irritabilité (système sanguin), 3°. végétation, animalisation (système reproducteur). Chacun de ces systèmes a ses pôles positifs et négatifs, son + ou —. La nature inorganisée a aussi les siens. Du balancement de ces puissances résultent toutes les modifications extérieures qui nous frappent dans la nature réalisée, si je peux ainsi dire.

Il serait trop long de suivre pas à pas cette métaphysique, ingénieuse sans doute, mais qui nous paraît peu propre à hâter les progrès de la science de l'homme.

Ajoutons néanmoins, qu'au point où nous sommes de ce système, l'organisme se trouve enveloppé de toutes parts par le monde extérieur qui agit sur lui, et qui, pour cela même qu'il agit, a reçu le nom de *sollicitamentum.* Si nous ne nous trompons pas sur le vrai sens des mots, il nous semble retrouver ici les idées de *Brown.* N'est-ce

pas en effet cette *incitation* du médecin écossais, susceptible de plus ou de moins, qui est représentée dans l'autre langage par les signes + et — dont nous venons de parler? Dirons-nous que les poisons correspondent, les narcotiques au carbone; les miasmes, contagions, à l'hydrogène; les alcalis à l'azote; les acides concentrés à l'oxygène? Que la diminution et la dissolution de la cohésion organique se fait par des moyens négatifs; que les phénomènes opposés son produits au contraire par des remèdes positifs? N'oublions pas de noter, pour nous faire entendre, que les principes chimiques ci-dessus désignés sont représentés par des + ou — dans le système dont il s'agit. Sous ces formes idéales, ne sont-ce pas encore les excitans et les déprimans de l'école brownienne?

Par cette courte analyse qui, grâce à la nature du sujet et aux idées intermédiaires que, pour abréger, nous avons dû négliger, paraîtra peut-être assez peu lumineuse, nous voilà conduits à l'idée de santé et de maladie absolues. *A priori* nous aurions simplement défini la santé: l'accord harmonique de tous les systèmes de l'économie, et par contre, la maladie serait née du dérangement de cette même harmonie. Voyons quelle nouvelle lumière va jaillir de la nouvelle école. « Il y a perfection dans la manifestation et dans le développement de toute vie individuelle, lorsque les proportions des facteurs dont elle se compose, se développent dans son mouvement progressif et harmonique, de manière qu'elle se présente de même dans les formes extérieures, jusqu'à ce que l'épanouissement limité de cette vie trouve sa fin nécessaire dans l'accomplissement de la manifestation (idée absolue de santé). »

« Il y a maladie partout où, par l'opposition du rapport extérieur des facteurs avec le degré relatif de développement de l'individu, l'épanouissement ultérieur harmonique de la vie est arrêté (idée absolue de la maladie). »

Nous devons sans doute accuser ici notre intelligence d'être en défaut; mais ce n'est pas notre faute si la définition vulgaire nous semble plus intelligible et n'allant pas moins au but, qui est de nous

3

donner une idée telle quelle de la santé et de la maladie en général. Certes, une définition exacte, fût-elle un peu obscure, vaudrait mieux que la nôtre; mais celle de l'école allemande satisfait-elle à cet égard?

On serait tenté, au premier coup-d'œil, de ne voir dans tout cet appareil scientifique qu'un jeu de l'imagination; on aurait tort; il y a certainement une vue profondément philosophique: c'est la découverte de la monade primitivement malade, pour s'élever delà aux maladies de l'organe, puis d'un système, enfin de tout l'organisme; mais cet heureux phénix est encore à trouver.

Remarquons toutefois que les médecins allemands ont été conduits par ces idées à étendre la sphère de la matière médicale, partant des faits prouvés pour eux, que « tout remède a son rapport avec tel ou tel organe, par exemple la peau; que tout remède a son rapport déterminé dans certaines maladies (spécifiques). » Ils ont basé leurs procédés thérapeutiques sur ces notions; et quoique jusqu'ici nous ne connaissions point de résultats assez nombreux et assez heureux de la nouvelle pratique, gardons-nous bien de n'y voir, comme quelques médecins, qu'une prétention puérile et ridicule. L'examen d'une autre doctrine nous permettra de nous étendre davantage sur ce sujet.

La fièvre, cet être de raison que l'on s'est plu à réaliser, qui se découvre à nos regards par une série de symptômes si variés et si mobiles, dont un ancien médecin disait: *Nemo scit, nemo scivit, nemo sciet;* que la doctrine physiologique a définie, l'expression d'une lésion quelconque d'un organe; la fièvre, dis-je, occupe le premier rang parmi les maladies, suivant l'école allemande. Voilà la définition que nous y lisons: « La cause primitive de la fièvre n'est autre chose que les efforts de l'organisme total pour rétablir l'équilibre intérieur, ou l'harmonie intérieure de ses fonctions. Ce sont les bassins d'une balance que l'on a dérangée, et qui cherchent à se remettre de niveau. » Certes, cette manière d'envisager et d'expliquer les phénomènes fébriles n'est pas nouvelle; et long-temps avant

même l'école stahlienne, on avait regardé la fièvre comme un effort de la nature pour rétablir l'ordre troublé par une cause quelconque.

Dans l'opinion que nous exposons, on croit pouvoir expliquer tout ce que la fièvre présente d'irrégulier et d'insaisissable; mais quelque ingénieuses que soient ces spéculations théoriques sur la nature de la fièvre, elles offriront toujours l'inconvénient grave de distraire l'esprit des lésions organiques, qui entretiennent si évidemment la réaction fébrile, si même elles ne l'occasionnent toujours. Voyez d'ailleurs quelles conclusions on a déduites de ces idées touchant la fièvre.

« Chaque fièvre peut se guérir d'elle-même; le médecin ne doit que favoriser les efforts de la nature pour rétablir l'équilibre entre les systèmes. »

Mais on sait comment *Brown* rétablissait cet équilibre; et quand on considère que sous des mots différens sont ici cachées les mêmes idées, ne doit-on pas présumer que, le pôle négatif paraissant le plus souvent prépondérant, il faudra, pour que l'équilibre ait lieu, que le pôle positif soit stimulé. Et Dieu sait quelle espèce d'équilibre en résultera le plus souvent! Et pour que l'on ne nous accuse pas de saisir mal l'esprit du système, qu'il nous suffise de citer encore quelques mots qui nous paraissent péremptoires.

« La fièvre est toujours une maladie indépendante, subsistante par elle-même. » Méthode curative. — Empêchez (*in stadio prodromorum*) que la fièvre n'affecte les systèmes polaires. Supprimez-la, fixez l'équilibre des systèmes par le quinquina, l'opium. Chassez la contagion par l'émétique. » Les réflexions se pressent en foule ici: disons seulement que, sans distinguer les différens cas qui peuvent s'offrir, ce sont d'abord le quinquina, l'opium, l'émétique que l'on prescrit. Mais si quelque organe est en proie à une vive irritation, si l'estomac est gravement phlogosé? on répondra sans doute que l'on n'a à combattre qu'une maladie indépendante, subsistante par

elle-même : mais en voulant expulser un être de raison, n'est-il pas de toute évidence que l'on aggravera la position du malade?

Nous pourrions pousser plus loin l'analyse de ce système ; mais notre dessein étant moins d'en faire un exposé complet que d'y chercher la solution du grand problème qui nous occupe, de plus amples détails seraient inutiles ; car dans une manière de procéder où les faits ne sont comptés pour rien, où l'on prétend expliquer la nature sans l'interroger elle-même ; où l'on croit en dérober le secret sans chercher, dans ses phases journalières, à la prendre, pour ainsi dire, sur le fait, c'est vouloir que sur mille combinaisons possibles un coup de dé amène une combinaison désignée. D'ailleurs, en supposant qu'un accident fortuit fît que l'on frappât juste au but, que ce fût véritablement l'histoire de l'organisme que l'on eût rêvée, on ne pourrait s'en assurer qu'en appliquant aux faits particuliers cette nouvelle théorie ; et qui nous garantit qu'un pareil essai se ferait sans nuire à l'humanité? En somme, cette marche suivie par l'école allemande nous paraît l'inverse de la bonne, et nous sommes convaincus que ce n'est qu'en accumulant les faits, qu'en épiant avec la plus fine et la plus scrupuleuse sagacité les mystérieux résultats de l'organisme, soit dans l'état de santé, soit dans la maladie, qu'un génie supérieur, réunissant un jour, après des siècles peut-être, ces matériaux épars, combinant ces richesses accumulées par le temps, pourra enfin, si tant est que la chose soit possible à l'homme, trouver dans quelques lois simples, comme le sont ordinairement les lois de la nature, l'explication universelle des grands phénomènes de la vie et de la mort.

Tout en rejettant ce système parmi les spéculations philosophiques dont l'homme du monde peut se contenter, mais sur lesquelles le médecin consciencieux ne basera jamais *à priori* un mode de traitement, nous n'avons pas eu l'idée de proscrire les essais thérapeutiques qu'a tentés la nouvelle école. Comme il nous paraît vraisemblable que la maladie attaque d'abord la monade pour, en se propageant de proche en proche, envahir tout l'organisme, nous

croyons utile de répéter les tentatives thérapeutiques faites chez les Allemands, non comme conséquence nécessaire des idées théoriques, mais parce qu'il est certain que le hasard a fait plus jusqu'ici en médecine que le raisonnement le plus sévèrement logique. Cette vérité en est tellement une, que l'on pourrait presque la démontrer mathématiquement. En résumé, nous pensons que ces spéculations sublimes et ingénieuses annoncent, dans ceux qui s'y livrent, une tête vigoureusement organisée; il nous semble que cette marche n'est bonne que dans les sciences morales. En effet, remonter à la source de l'être, à la première manifestation de la pensée, en suivre le développement, en déduire les conséquenees prochaines et éloignées, voilà, selon nous, le seul moyen de trouver l'ordre et d'en tirer la morale. La morale est toute entière dans l'intelligence de l'homme, il ne s'agit donc que de la chercher là où elle existe bien certainement. Mais le monde matériel, mais le monde organique, quoique développé dans le premier; mais ses lois, les conséquences qui en découlent ne sont point primitivement renfermés dans notre esprit. Elles sont, ces lois, hors de lui; elles agissent sur lui, mais elles ne sont pas lui. Il faut les chercher où elles existent, c'est-à-dire hors de nous; et pour les trouver, nos sens, aidés toutefois de notre intelligence, sont l'instrument que la nature nous a donné. Mais les sens ne peuvent s'appliquer qu'à des faits matériels comme eux, et ces faits, nous les trouvons en examinant ce qui se passe dans l'homme sain et dans l'homme malade. Voilà, selon nous, tout le secret de la marche a suivre; hors de là, nous poursuivons des fantômes qui à l'éclat d'un seul fait doivent s'évanouir.

Descendons un peu des régions idéales dans une sphère plus étroite, mais où il nous sera permis au moins de voir, de saisir les résultats matériels et palpables de l'organisme. Cependant on se tromperait si l'on croyait que *Brown* ne travaillât que d'après son imagination en créant son système; *Brown* était praticien et observateur; mais il n'observa que légèrement, et son imagination fit le reste. L'observation des faits porta le premier coup aux brownisme, et ce fut sur

le théâtre même de sa gloire, en Italie, que la doctrine écossaise se vit attaquée d'abord. *Rasori* qui, pendant l'épidémie de Gênes, avait observé les funestes effets des stimulans prodigués sous toutes les formes, d'après le médecin d'Édimbourg, sapa les deux principaux axiomes du brownisme, en publiant et prouvant que les maladies sthéniques l'emportent de beaucoup en fréquence sur les asthéniques, et qu'il est faux que la plupart des agens thérapeutique soient des stimulans; qu'au contraire, le nombre des *déprimans* est incontestablement plus considérable; il donna à ces derniers le nom de *contre-stimulans*, d'où le nom de *contro-stimulisme*, sous lequel est connue la nouvelle méthode italienne. *Rasori* n'ayant point écrit *ex professo* pour expliquer ses idées médicales, il faut en chercher le développement dans les écrits de ses élèves; et parmi ceux-ci, *Tommasini* occupe, à notre avis, le premier rang. Non-seulement ce dernier nous a fait connaître le vrai sens des maladies diathésique, de la diathèse rasorienne; mais ce que *Rasori* lui-même n'avait pas expliqué, savoir, la phlegmasie, a été le sujet d'un ouvrage particulier du médecin de Bologne. Il y fait voir que l'inflammation constitue un ordre particulier de maladies qui n'ont rien de commun avec l'excitation brownienne, ni même avec la diathèse de *Rasori*. Le professeur *Rubini*, tout en admettant que l'irritation n'était ni un excès, ni un défaut de stimulus, s'efforça de prouver qu'elle n'était qu'un trouble, un changement de mode, ou mieux, selon son expression, une disharmonie dans les mouvemens; en un mot, une diathèse d'irritation. *Tommasini* soutint toujours que l'irritation n'était qu'une affection locale; mais comme des faits nombreux tendaient à prouver qu'une phlogose locale d'abord finissait quelquefois par envahir toute l'économie, *Giannini* prétendit qu'il pouvait y a voir des affections *universellement locales*. Ces expressions, que l'auteur de l'examen des doctrines a regardées *comme une subtilité digne du scotisme le plus raffiné*, ont été expliquées assez ingénieusement par l'exemple d'un homme sur le corps duquel on enfoncerait une infinité d'épines. Il ne suffirait pas en effet d'extraire un de ces corps, il faudrait qu'ils fussent

retirés tous pour que le mal qui, dans ce cas est *universellement local*, fût dissipé. Quoi qu'il en soit, on a dit que la nouvelle méthode italienne n'était qu'un récrépissage du brownisme, qui, usé, vieilli, avait besoin de s'accomoder un peu aux faits observés pour soutenir un examen sérieux. Si nous sommes obligés de convenir que le contro-stimulisme a conservé plus d'un trait qui trahit son origine, il serait peu équitable, ce nous semble, de ne pas apercevoir la distance qui sépare les deux écoles. La médication si énergiquement antiphlogistique dans les inflammations locales, et qui est due à l'Italie, suffirait seule pour établir une différence, un contraste même, tout à l'avantage des médecins italiens. Que serait-ce si nous ajoutions que la médecine physiologique doit beaucoup à cette école qui l'a précédée!

Accueillie en France avec le dédain qui frappe tout ce qui s'éloigne de l'objet de nos préventions, la nouvelle doctrine, flétrie du nom d'*ontologique* par un système qui alors s'emparait de tous les esprits, fut à peine connue par quelques articles de journaux, puisés à des sources qui n'étaient pas toujours sûres. On ne vit dans les diathèses que l'*excitabilité* personnifiée, et l'on crut avoir tout prouvé contre cette méthode, en disant qu'elle soumettait à un traitement absurde un être de raison. Mais il est faux que *Rasori*, *Tommasini*, *Dellavalle*, *Rubini*, etc., aient jamais pensé à personnifier une abstraction ; l'excitabilité n'est pour eux, et quoiqu'en dise un médecin, pour tous ceux qui ne sont pas évidemment absurdes, que la fibre elle-même excitée. Aurait-on bonne grâce à rire d'un mécanicien qui prétendrait qu'il faut modifier l'élasticité d'un ressort? Viendrait-on lui dire sérieusement : « il y a des ressorts élastiques, c'est sur eux qu'il faut agir, et non sur l'élasticité, qui n'est qu'une abstraction. » *Risum teneatis.* Nous examinerons tout à l'heure s'il n'existait pas une explication plus naturelle des phénomènes nommés *diathésiques;* mais gardons-nous de prêter gratuitement des sottises à des adversaires pleins de mérite, pour avoir le plaisir de les réfuter.

Depuis *Rasori*, qui, comme nous l'avons vu, n'a rien dit de la

phlegmasie, grand nombre de médecins italiens, entr'autres *Tommasini*, *Rubini*, *Guani*, *Giannini*, ont écrit sur l'irritation avec une très-ingénieuse sagacité, qu'ils l'aient ou non considérée comme étant toujours une affection locale. Était-il si difficile que ces hommes distingués s'élevassent jusqu'à cette idée générale : que tout dans l'organisme malade était un produit de l'inflammation, après surtout que quelques uns d'entr'eux avaient conclu qu'une maladie générale (diathèse) pouvait succéder à une affection purement locale? Certes, il nous semble que la transition n'était pas bien difficile; et quoique l'on puisse soupçonner une préoccupation d'esprit chez les Italiens, voyons si ce n'est point sur des faits qu'ils ont cru devoir baser leur système.

Voilà, selon nous, les questions qu'ils se sont faites :

1°. Y a-t-il identité entre toutes les affections pathologiques de l'organisme et cet état que nous nommons *irritation*, *phlogose ?* Cette question, que les anciens n'eussent pas conçu que l'on pût poser, tant la différence de certains états morbides leur paraissait tranchée, fut résolue négativement par l'école italienne.

2°. Y a-t-il identité entre tous les états dits *inflammatoires*, c'est-à-dire l'inflammation par cause agissant localement, est-elle identique avec la phlegmasie dont sont pris certains organes, sous l'empire de causes inconnues la plupart du temps?

La réponse fut encore négative, et de là la distinction entre les inflammations instrumentales et les inflammations vitales.

Ce fut en réfléchissant sur la nature de l'inflammation, en observant ce qui se passe dans les divers phénomènes phlegmasiques, que les médecins italiens virent que, parmi les inflammations, les unes étaient évidemment dues à une cause locale qui les entretenait ; les autres se liaient à une cause peu ou point connue, et semblaient résulter d'un désordre primitivement organique ou vital. Ces dernières ont été désignées sous le nom de *spontanées;* ils reconnurent en même temps que les premières se guérissaient du moment que l'on avait soustrait la cause qui les fomentait ; mais qu'il devait en

être autrement des secondes, dont la cause était inconnue le plus souvent, ou ne pouvait agir mécaniquement sur les organes, les affections morales, par exemple. On considéra donc cette dernière espèce d'inflammation comme le pur résultat de l'exaltation de la fibre, et l'on imagina le moyen de la *déprimer*, c'est-à-dire de la remettre dans son état normal, équilibre entre l'excès et le défaut; en un mot, de là naquit le contro-stimulisme. Mais, dira-t-on, y avait-il un moyen d'expliquer les faits autrement que par la diathèse? Oui, quand ce n'aurait été que par l'extension de l'idée d'inflammation locale au sens de *Giannini;* mais, n'y en eût-il point, il était raisonnable alors d'ajourner l'explication, d'accumuler les faits comme autant de pierres d'attentes que le temps réunirait plus tard dans un tout systématique. Malheureusement telle n'est presque jamais la marche de l'homme, et ce n'est qu'après de longs erremens qu'il s'aperçoit qu'il s'est fourvoyé. Cet écart de l'esprit humain est l'histoire presque entière de la médecine, comme des autres sciences.

Tout en convenant que la diathèse italienne n'est en quelque sorte que le renversement des propositions qui énoncent le système de *Brown;* il faut reconnaître que c'est par l'observation des faits que *Rasori* fut conduit à placer la vérité dans l'inverse des termes de l'excitation; c'est-à-dire qu'au défaut de stimulus qui dominait dans le premier cas il substitua l'excès. Ses élèves s'attachèrent en outre à prouver que l'inflammation est toujours sthénique. Ces idées vraies, abstraction faite de toute théorie, conduisirent naturellement au traitement antiphlogistique. Sans doute le mot antiphlogistique eut dans l'acception italienne un sens bien plus étendu que par le passé; sous ce nom on réunit des objets qui, jusque là, n'avaient point été considéré comme *déprimans.* Faut-il en blâmer, faut-il en féliciter les inventeurs? Le raisonnement semble être contre eux, leur hardiesse paraît bien près de la témérité; mais si l'on jette les yeux sur la masse de faits qu'ils entassent en faveur de leur opinion, si des milliers de résultats heureux parlent pour cette doctrine, et si enfin en

médecine le succès permanent justifie tout, pense-t-on que des raisonnemens abstraits suffiront pour détruire ou invalider tant de témoignages?

Au reste, sachons gré à l'école italienne d'avoir senti une vérité qu'elle n'a pourtant exprimée clairement nulle part; nous voulons dire que, dans le traitement des inflammations comme dans leur nature, ce ne sont pas seulement les causes entretenant secondairement la phlogose qu'il faut avoir en vue; il faut bien aller au-delà, et songer qu'il y a une cause première qui développe l'inflammation. L'inflammation est ensuite entretenue, augmentée même par ses propres effets, devenus causes secondaires. Expliquons-nous. Quand par suite de l'irritation le sang afflue dans un organe, avant tout abord du sang, il y a la cause qui va faire affluer le liquide. Le sang, accumulé par cette cause, deviendra lui-même cause d'irritation à son tour; mais ce ne sera qu'une force secondaire, puissante sans doute, mais s'ajoutant à la première sans la détruire. Tout cela nous semble évident. Que fait-on pour combattre l'inflammation? On saigne, c'est-à-dire on vide les vaisseaux, on empêche qu'un afflux de sang aussi considérable ait lieu vers le foyer phlegmasique, on réprime la cause deuxième; mais agit-on sur la première? C'est cette cause que les Italiens ont voulu atteindre par les contro-stimulans. Y ont-ils réussi? Le temps seul le prouvera. Mais n'oublions pas de dire que c'est plus particulièrement l'école allemande qui est venue saisir cette idée, et l'exploiter dans l'intérêt de l'humanité. C'est pour arriver à ce but que l'on voit en Allemagne les médicamens administrés, suivant leur rapport, avec tel ou tel organe, et à des millièmes de fraction pour aller chercher et détruire, ou neutralissr la cause morbifique dans la dernière des molécules fibrillaires.

Dans cette revue si rapide des systèmes, nous sentons combien sont imcomplets ces légers aperçus, que nous ne faisons qu'effleurer; mais dans un champ si vaste, qui exigerait de nombreux jalons pour indiquer seulement la route, nous sommes obligés de n'en toucher que

quelques-uns. Cependant il est une gloire due à cette école italienne, que nous ne pouvons taire, parce que c'est un point important en médecine, et qu'en même temps, comme nous l'avons déjà remarqué, la doctrine physiologique lui est tributaire à cet égard. Longtemps avant que l'auteur des Phlegmasies chroniques eût établi en fait que la fièvre n'était que l'expression d'une lésion d'un organe, les sectateurs du contro-stimulisme avaient reconnu : « que le plus grand nombre des *fièvres* dérive de quelque inflammation aiguë ou chronique apparente ou cachée..... ; que des maladies fébriles, que l'on regardait comme essentielles, étaient, soit des céphalites, soit des entérites, des néphrites, etc., etc. » Certes, une école qui s'énonçait ainsi il y a vingt ans, et dont les expressions semblent copiées et commentées par les écrivains plus récens, méritent bien d'attirer les regards des médecins de tous les pays. On a blamé la méthode d'interroger la nature sur l'essence même de la maladie, par l'épreuve, l'essai des contro-stimulans, ce qui constitue la *tolérance italienne*. Sans rien décider à cet égard, remarquons au moins le fait en lui-même : cette différence si frappante entre l'action d'un médicament, selon qu'il est administré, à un sujet sain ou à un individu malade ; fait que nous ne pouvons expliquer, mais dont l'existence nous a été révélée par les essais de l'école rasorienne ; ce fait, disons-nous, aura peut-être un jour une influence bien puissante sur le développement de la thérapeutique.

Cette doctrine, quelques beaux côtés qu'elle présente, n'est pas encore ce type que nous cherchons ; mais il faut convenir qu'elle aide à le trouver. Sa marche, éclairée du flambeau de l'observation, est devenue plus assurée, plus rationnelle en même temps, tant il est vrai que le raisonnement se fortifie toujours par les faits. Voyons maintenant, en rentrant dans la France, ce que l'on y a tenté pour la gloire de l'art de guérir.

Si des vues généralement saines, une théorie assez rationnelle pour se plier facilement aux lois de la dialectique ; si la destruction d'un

grand nombre de préjugés en médecine, l'observation des faits mieux suivis et mieux appliqués, le raisonnement substitué assez heureusement à l'empirisme; si enfin une thérapeutique simple, comme la théorie dont elle émane, suffisaient pour qu'un système réunît tous les suffrages des bons esprits; cet honneur, ce privilége seraient incontestablement dévolus à la doctrine dite *physiologique*. Unité dans le principe de toute maladie, l'irritation; unité dans le traitement, les antiphlogistiques pris dans le sens le plus restreint, telles sont les bases fondamentales de ce système. Ce sont ces considérations qui ont fait dire un peu ironiquement : qu'une lancette et de la gomme étaient tout le léger bagage avec lequel les médecins pouvaient aller combattre désormais les innombrables infirmités humaines. Cette simplicité de résultats, soit qu'elle favorisât la paresse si naturelle à l'homme, soit que l'on vît dans cette simplicité même une preuve de la vérité, la nature agissant le plus souvent par des moyens simples, dût exciter vivement l'attention des jeunes médecins. Aussi l'effet fut prompt, et le triomphe complet. L'engouement fut extrême : en vain le fondateur lui-même voulut-il un peu plus tard restreindre la trop grande extension donnée d'abord à ses principes; peu s'en fallut qu'on ne l'accusât de ne pas entendre son système ; et des disciples fanatiques s'obstinèrent à défendre le terrain pied à pied, assez semblables à ces valets qui, pour témoigner plus d'affection à leurs maîtres, voudraient les dissuader d'acquitter leurs dettes les plus sacrées. On se servit même de cadres nécrologiques pour appuyer les nouvelles opinions; mais il se trouva malheureusement que, depuis que l'on avait commencé à traiter *physiologiquement* les maladies, la proportion des morts était notablement accrue; non que nous prétendions tirer de là aucune induction contre cette méthode; mais nous voulons seulement remarquer que bien que, selon nous, ce résultat doive suivre infailliblement la doctrine physiologique modifiée, cependant nous n'en avons point encore de preuves statistiques.

L'auteur du nouveau système, en jugeant trop sévèrement peut-être

les diverses écoles qui se sont succédées pendant une longue suite de siècles, avertit la critique d'être inexorable à son égard. Il ne refusa pas le combat, et eut le bonheur de ne trouver d'abord pour adversaires que des médecins dont les doctrines prêtaient le flanc au ridicule, et leur défaite fut un triomphe de plus pour le novateur.

Cependant une prévention bien forte s'élevait contre les nouvelles idées médicales. Pour les établir, l'auteur avait fait main-basse sur toute l'antiquité, et déclaré comme absurde et non avenu tout ce qui contrariait ses opinions. Ces trésors d'érudition entassés par les siècles, ces riches matériaux d'observations que tant de grands hommes nous avaient transmis, fallait-il les frapper de nullité? Le sacrifice était pénible; on ne le fit point; on fit mieux, ce fut de se servir des données déjà connues et d'un nouvel examen des faits pour interroger la nouvelle doctrine. L'enthousiasme, qui n'a qu'un temps, se dissipa peu à peu, la raison put parler, et il fut permis d'écouter sa réponse. Qu'arriva-t-il? ce qui est inévitable dans tout système; quelques-uns des nouveaux axiomes furent admis, d'autres rejetés. On modifia des conséquences trop peu rigoureuses, et on laissa *in statu quo* des questions encore insolubles; en un mot, on rendit une justice bien méritée aux heureuses découvertes de l'auteur des Phlegmasies chroniques, et on lui pardonna bien volontiers d'avoir cédé à la prétention, un peu ambitieuse sans doute, mais si naturelle à l'homme, de soumettre tous les faits d'une science à une idée heureuse, fruit de son observation et de son génie.

Le système de l'école physiologique a été plusieurs fois expliqué assez complètement. Notre dessein n'étant point d'en donner ici une analyse, nous toucherons seulement en courant quelques points qui mettent hors de doute qu'il laisse encore quelque vide dans la science.

En médecine aussi, la peur d'un mal nous conduit, sinon dans un pire, du moins nous rejette dans un extrême qui lui-même est vi-

cieux. C'est l'histoire de toutes les réactions. Le système humoral régnait presque exclusivement, on le détrône pour y substituer le solidisme pur. Les causes des maladies semblaient varier comme les maladies elle-même; l'irritation vint les remplacer toutes, et l'humanité tressaillit de joie un moment, en apprenant qu'il allait être démontré qu'elle n'avait plus à redouter qu'un ordre de maladie. Les inflammations présentaient des causes, une apparition, un développement, une terminaison différente; de là on avait déduit une spécificité dans cette classe de lésions. La nouvelle école n'y voit qu'une identité absolue, sinon dans les causes, du moins dans la marche de leurs phénomènes, et toutes doivent céder au même et unique mode de traitement.

L'irritation définie dans le nouveau système: *l'exagération de l'action organique des tissus*, est regardée, 1°. comme base fondamentale de toutes les maladies, 2°. comme toujours identique, 3°. comme exigeant dans tous les cas une médication unique.

Tout en admettant la définition du mot, qui cependant n'est pas du fondateur de l'école, mais bien d'un de ses disciples; on peut se demander s'il est bien vrai que l'irritation se trouve au début de toutes les maladies, c'est-à-dire s'il y a toujours augmentation ou diminution de l'action organique. Nous croyons qu'il est à craindre que, dans ces assertions générales, on ne suive plutôt une induction de l'esprit qu'une observation sûre de la nature. Rien, selon nous, n'est plus obscur que le mot *irritation*, s'appliquant au début de la maladie en général. Quand il signifie la cause sensible, souvent inappréciable, d'une série de phénomènes dont l'ensemble constitue ce que nous nommons *inflammations;* lorsqu'il s'applique à un corps mécaniquement agissant sur nos tissus, une épine, *verbi gratia*, enfoncée dans la peau; l'idée que l'on s'en forme est assez claire; mais si, généralisant ces notions, on la transporte par analogie souvent forcée à tous les phénomènes morbides développés dans l'économie animale, alors nous retombons dans le vague, l'obscur, et le mot irritation ne peut plus, selon nous,

exprimer que la *cause*, et partant il n'explique rien. D'ailleurs, est-il bien vrai que, sauf l'augmentation et la diminution dans l'action organique, il n'y ait point d'autre dépravation, d'autre désordre? Et peut-on dire qu'il est absurde de supposer un état de dérangement, de perversion de l'action organique qui ne soit cependant ni en plus ni en moins, mais autrement que l'état normal?

Une vive affection morale excite une abondante sécrétion de bile, la diarrhée en est la conséquence; y a-t-il irritation? où gît-elle alors? dans le foie, dans l'intestin? Mais l'expérience apprend que les muqueuses se sèchent d'abord sous l'action d'un irritant. Quel est le désordre survenu dans le foie?

L'aspect d'un mets succulent augmente l'action sécrétoire des glandes salivaires chez l'individu soumis au besoin de la faim. Dirons-nous que les organes salivaires sont irrités? Ce sera alors une irritation négative, car c'est par défaut que la secrétion a lieu dans ce cas. Mais peut-être invoquera-t-on une irritation de cause interne, c'est-à-dire que l'on confondra l'excitation avec l'irritation. Mais sont-ce deux actions qui ne diffèrent que par l'intensité? et quand un exercice violent hypertrophie un organe, le bras du boulanger, par exemple, verrons-nous là une irritation nutritive, selon l'expression de M. *Marandel?* Un corps fibreux, tuberculeux, se développe dans l'organisme; sera-t-il le produit de l'irritation? Mais autant vaudrait dire que c'est l'irritation qui développe l'embryon.

Que dirons-nous de la prétendue identité de toutes les inflammations? Quand tout apparaît à nos sens sous des formes différentes, la cause, le lieu, le développement, la terminaison et même le traitement, est-il raisonnable de forcer ces nuances, quelquefois si tranchées, à n'être que le reflet de la même couleur? Il est vraiment dommage que la nature se refuse à cette réduction à la plus simple expression, car bientôt nous atteindrions le point mathématique. La spécificité seule de certain traitement nous semble un argument invincible contre une identité absolue de lésion.

Toutes les maladies étant locales dans la doctrine physiologique, l'auteur a réprouvé toute médecine expectante. Cependant l'expérience journalière ne démontre-t-elle pas jusqu'à l'évidence qu'en vain on emploierait le traitement le plus actif contre certains états morbides, on n'en abrégerait pas la durée, même de quelques heures? Le rhumatisme articulaire, par exemple, cède-t-il au traitement le plus rationnel, avant que d'avoir parcouru ses phases ordinaires? Ne le voit-on pas se jouer des applications de sangsues le plus méthodiquement faites?

Que dirons-nous des irritans dont l'application immédiate sur la partie phlogosée fait cesser l'irritation phlegmasique?

Le plus beau fleuron de la couronne de notre auteur est sans contredit l'explication qu'il a donnée de la nature de la fièvre. Il a fait disparaître au jour de la raison et de l'expérience tout cet amas d'abstractions ou de symptômes que l'on avait gravement classés comme autant de maladies particulières. *Pinel*, dont les vues sont généralement si saines dans la partie de sa Nosographie qui traite des phlegmasies, *Pinel* avait déjà élagué une foule de ces cent cinquante-deux espèces de fièvres si minutieusement cadastrées par *Sauvages;* mais il lui manquait l'observation scrupuleuse des cadavres, et il ne plaça que le premier jalon dans cette nouvelle route. A cette époque, l'école italienne trouvait dans les lésions organiques, non point l'effet, mais la cause de l'appareil fébrile. *Prost* cherchait des résultats semblables dans l'autopsie cadavérique, et signalait de précieuses découvertes. M. *Petit*, quelques années plus tard, voyait dans une espèce de lésion presque toujours identique, et par sa nature et par le lieu qu'elle occupait, la la cause d'une fièvre qu'il nomma *entéro-mésentérique*. On a dit de ce dernier qu'un pas de plus, et il enlevait à M. *Broussais* la gloire d'être le restaurateur de la médecine moderne; sans doute, il ne fallait qu'un pas, mais un de ces pas de géant que le génie seul peut faire : il y a loin et bien loin de l'observation isolée de M. *Petit* à la brillante théorie du mé-

decin du Val-de-Grâce. Cependant le génie même s'est fourvoyé dans cette nouvelle carrière ; en généralisant trop, il a été conduit à n'admettre que des gastro-entérites comme cause de fièvre, et la nouvelle école même restreint aujourd'hui singulièrement cette idée. Toute fièvre n'est encore, selon M. *Broussais*, que l'expression d'une lésion locale, et cette belle définition, qui seule est un titre de gloire, pèche encore par une trop grande extension, à moins que, par lésion locale, on entende un trouble dans l'organisme inappréciable à nos sens ; tant il est vrai que tous ces axiomes que l'homme de génie déduit hardiment et *à priori* d'un principe vrai en général, ne sont pas toujours en médecine d'une conséquence rigoureuse. Dans la science de l'économie animale, nous en sommes encore à suivre servilement le fil des faits ; et qui ne sait qu'ici un pas dans le domaine de l'imagination est presque infailliblement un pas vers l'erreur. Le vrai triomphe de M. *Broussais* est d'avoir fortement fixé l'attention des médecins sur des lésions qui, presque toujours, causent ou du moins entretiennent la série de symptômes que nous nommons *pyrexie ;* et d'avoir, avec toute la force de sa raison et de son éloquence, insisté sur le traitement préalable de la phlegmasie, pour faire disparaître l'appareil fébrile, sans s'arrêter à combattre la fièvre elle-même, qui, dans ce cas, n'est qu'un être abstrait, qu'un mot convenu pour exprimer une maladie cachée se révélant par un trouble de la circulation.

Il serait aussi superflu de démontrer aujourd'hui que la gastro-entérite n'est pas la cause de toutes les fièvres dites *adynamiques*, qu'il serait absurde de ne voir dans cette adynamie qu'une faiblesse essentielle comme le concevaient les anciens. La gastro-entérite a une marche connue, appréciable : souvent le mal est porté à un haut degré d'intensité, sans que l'on voie survenir ces symptômes d'adynamie, cette tendance à la formation d'escharres gangréneuses, qui font partie d'un ensemble de phénomènes morbides auxquels on a donné le nom de *fièvre typhoïde.* En effet, peut-on raisonnablement attribuer à la lé-

5

sion de l'intestin une série de symptômes si graves, si fréquemment mortels, quand il est loisible de se convaincre par l'autopsie du peu d'intensité de la phlogose? Des ulcérations plus ou moins nombreuses dans les glandes de *Peyer*, feront-elles ce qui n'est presque jamais le résultat de ces désorganisations effrayantes de tous les tissus dans quelques entérites. ?

Nous touchons à l'écueil le plus redoutable pour la nouvelle doctrine; nous voulons parler des fièvres intermittentes. Ici l'épreuve était forte; il eût été prudent de l'éviter. Mais dans la ferveur d'un premier enthousiasme, on doute de peu de chose, et ce ne fut qu'après être venu se briser contre ce roc que l'on prit le parti de passer condamnation pour le moment et d'en appeller à une investigation ultérieure. On a d'abord invoqué l'intermittence des inflammations ; mais le poste était peu tenable ; Il était trop facile de voir qu'un type essentiellement continu n'était détourné qu'en désespoir de cause. L'infaillibilité d'un médicament excitant, dans cet ordre de maladies, n'était pas un moindre embarras. On voulut que la révulsion, dont on se servait si heureusement d'ailleurs dans les phlegmasies, jouât un rôle analogue à un vésicatoire détournant une ophtalmie ; mais on remarqua que l'estomac, sur lequel se faisait cette révulsion, devait exciter un appareil fébrile bien autrement violent que dans le premier cas : enfin, on abandonna complètement l'explication de ces singuliers phénomènes, et l'on fit bien ; mais il n'en fut pas moins prouvé que la nouvelle doctrine présentait à cet égard une effrayante lacune, et l'on s'en tint à l'ancienne manière de considérer ces désordres généraux, et surtout on ne céda pas à l'invitation de changer le traitement, tout empirique qu'il est.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'examen de la doctrine dite *physiologique ;* ajoutons seulement que si, dans sa primitive simplicité, elle ne peut prétendre à un assentiment général, du moins, même sous ce point de vue, elle restera comme un monument du génie de son auteur. Mais reprise en sous œuvre, refaite en quelque sorte par

les praticiens les plus distingués de France, c'est-à-dire, modifiée par un esprit éclectique, la médecine physiologique nous présente la la direction la plus sûre à suivre, sans que l'on ait à craindre, en y marchant, de tomber dans ces graves erreurs qui font toujours faire à la science des pas rétrogrades.

Dans cette revue si rapide et si incomplète de l'état actuel des sciences médicales dans les pays les plus éclairés de l'Europe, et par conséquent du monde, le jeune médecin ne peut se défendre d'un sentiment un peu pénible en voyant combien, dans l'investigation des lois de l'organisme, il est difficile d'arracher à la nature une vérité incontestable et immuable comme elle. Ne serait-ce point une leçon frappante pour ne pas s'obstiner à ne voir la vérité que dans une école, puisqu'il est impossible que les travaux d'un seul homme, quel que soit d'ailleurs son génie, suffisent jamais pour embrasser l'universalité des phénomènes de la vie et de la mort? Tel homme a dû à son génie, tel autre à un heureux hasard, celui-ci à sa position favorable pour observer, celui-là à sa dialectique sévère, des découvertes qui ne pouvaient pas plus être enfantées par un seul individu, qu'il n'est possible qu'un seul réunisse en lui toutes les positions sociales, tous les génies, tous les temps. Et d'ailleurs, en remontant à la source des erremens des observateurs et des théoriciens de toutes les époques, nous voyons que le plus souvent ils ont bien vu; ils ont vu les mêmes phénomènes; mais l'un a trop généralisé son idée, l'autre l'a trop tôt soumise à une théorie preconçue. On a dit que l'erreur était toujours une vérité, et l'on a dit vrai, surtout quand il s'agit d'observations faites par des hommes instruits et sincères: une erreur, c'est une vérité vue sous un seul aspect. On voit donc bien en général ce que l'on croit voir. En effet, il faudrait être bien malheureusement né, pour qu'avec les mêmes moyens de voir les objets, cependant on ne les vît pas. En médecine surtout, ce que nous lisons dans les auteurs graves, ils l'ont vu, ils l'ont observé. Sous ce rapport, nous pouvons les croire et les suivre; mais l'explication qu'ils se sont

crus obligés de donner des faits ne nous offre plus le même degré de certitude ; car, s'il nous est difficile de penser que leurs sens fussent moins bons que ceux des hommes en général, rien ne nous garantit que leur jugement et leur logique répondissent à l'exactitude de leurs observations : d'ailleurs, chaque siècle n'a-t-il pas ses préjugés ? Prenons donc les faits dégagés de toute théorie, et soumettons-les à un scrupuleux examen. Qu'est-ce à dire ? sinon soyons éclectistes, et ne craignons point de puiser à toutes les sources. N'est-ce pas à un disciple de *Paracelse*, à *Vanhelmont*, dont les théories sont aussi folles que celles de son maître, que l'on doit la première idée saine sur l'irritation ? Faut-il le dire ? les remèdes qu'à si juste titre nous nommons *héroïques*, à qui les devons-nous ? Si, à l'aide du quinquina, nous pouvons à volonté arrêter cet accès d'une fièvre pernicieuse, qui, s'il survient, emportera le malade ; à qui la gloire ? est-ce à de sublimes théories ? à un raisonnement sévère ? à une doctrine exacte ? non ; c'est au hasard, et ce hasard-là même n'est pas arrivé à un médecin.

Dégagée désormais de toutes les entraves qui l'ont si long-temps arrêtée dans sa marche, la médecine, fille de l'observation et du temps, offre un champ vaste à l'homme observateur et philantrope qui se consacre à l'art de guérir.

Le vernis de ridicule dont cette science fut redevable à des usages nés dans des siècles d'ignorance, et dont le bon sens a fait justice, est tombé avec le pédantisme médical. Aujourd'hui le médecin a peut-être quelques droits à l'estime de ses concitoyens, et par la variété des études auxquelles il est obligé de se livrer, et par sa vie toute entière consacrée au soulagement de ses semblables.

Citerait-on un état dans la société où l'homme soit plus souvent enlevé à lui-même, à sa famille ; où il puisse disposer moins librement de ses jours, de ses heures mêmes de repos ? et cependant qui plus souvent que le médecin recueille l'ingratitude pour salaire. Après

tout, l'ingratitude est si commune, que l'homme de l'art s'en consolerait par le sentiment flatteur de sa conscience, s'il ne voyait tous les jours sa conduite médicale contrôlée avec une prétention aussi téméraire qu'elle est ridicule par les gens du monde les plus étrangers à la science de l'homme. Eh quoi! quand un artisan prononce sur un objet de son métier, l'homme, instruit d'ailleurs, ne se hasarde qu'avec crainte à exposer ses doutes, ses observations. Mais s'agit-il de la science de l'homme malade, chacun se croit juge compétent; chacun prononce avec une légèreté vraiment incroyable. Tel qui se plaint de l'ignorance d'un médecin qui souvent a consacré cinq à six ans à des études ingrates et pénibles, ne pourrait pas désigner le lieu qu'occupe son estomac, et cependant il s'élève avec force contre une prescription, et prend sur lui d'empêcher qu'on ne l'exécute. Cependant que peut-il alléguer pour justifier une si inconcevable hardiesse? Je dis hardiesse, parce qu'il s'agit souvent de la vie d'un homme. Ce qu'il peut alléguer? Rien. Il n'a pas même la ressource d'invoquer la conduite d'un autre médecin dans un cas semblable, car il lui est impossible de juger de l'identité des cas.

Certes, on n'accusera pas les médecins de faire de leur art une science occulte; ce ne sont pas des secrets d'adeptes. Les Écoles sont publiques : que demande-t-on? Que ceux qui prononcent si hautement prouvent seulement qu'ils ont touché le seuil du temple d'Esculape; sinon il sera bien permis de rire de ces folles prétentions, ou plutôt de les déplorer; car, après tout, c'est l'humanité qui en paie les conséquences.

Serait-ce un paradoxe que d'avancer que le plus ignorant médecin offre mille fois plus de garanties près d'un malade, que l'homme, que le savant même qui jamais ne peut alléguer qu'une routine aveugle appliquée à tous les cas? Sans doute, on doit moins accuser ces hommes d'exercer la médecine que d'en entraver la marche. Ils prescrivent peu ou point; mais ils choisissent, ils modifient la prescription quand ils ne la suppriment pas. Gens du monde, vous vous plaignez de l'impuissance

de notre art ; il a malheureusement des limites qu'il ne nous est pas permis de franchir ; mais n'êtes-vous pas forcés de convenir qu'il est rare et très-rare que l'on suive chez vous à la lettre les ordonnances du médecin. Cette négligence est doublement coupable, puisqu'elle tourne au détriment des malades, et qu'elle fait calomnier une science dont elle diminue les chances de succès.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Qui naturâ valdè crassi sunt, magis subitò moriuntur, quàm qui graciles. *Sect.* 2, *aph.* 44.

II.

Senes facillimè jejunium ferunt; secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri; ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

III.

Qui gibbi ex asthmate, aut tussi fiunt, ante pubertatem pereunt. *Sect.* 6, *aph.* 46.

IV.

Solvere apoplexiam, vehementem quidem, impossibile: debilem verò, non facile. *Sect.* 2, *aph.* 42.

V.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

VI.

In acutis affectionibus raro, et per initia, purgantibus utendum, idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Sect.* 1, *aph.* 24